

INTRODUCTION : Le roman d'expression française au Maroc, une littérature « déconcertante » ?

RELIEF – Revue électronique de littérature française 14 (1), 2020, p. 1-8

DOI: doi.org/10.18352/relief.1061

ISSN: 1873-5045 – URL: www.revue-relief.org

This article is published under a CC-BY 4.0 license

Au Maroc comme ailleurs, critiques et universitaires s'accordent à constater que la littérature marocaine de langue française s'est aujourd'hui définitivement « éloignée du moment postcolonial », pour reprendre la formule de Jane Hiddleston dans son « Etat présent » de la littérature francophone d'Afrique du Nord.¹ L'expression est d'autant plus juste qu'elle souligne le caractère passager de l'époque postcoloniale, qui a pourtant marqué la naissance de cette littérature au Maghreb, pendant les luttes pour l'indépendance. Ainsi, lorsque en 2013 la revue *Europe* consacre un dossier à la littérature contemporaine du Maroc, elle l'intitule significativement « Littérature du Maroc », faisant table rase de toute allusion au postcolonial. Dans cette livraison, la littérature marocaine est d'emblée présentée comme trilingue. Le dossier a effectivement le mérite d'embrasser à la fois les littératures d'expression française, arabe et amazigh. En faisant le lien entre ces langues et cultures, il montre comment elles forment une seule et originale littérature. *Europe* esquisse le riche paysage de cette littérature et en dégage quelques tendances et thèmes actuels. Concernant le roman francophone, le numéro discerne d'une part une tendance à l'individualisation, qui résulte en de multiples formes d'écriture de soi, s'attachant souvent à des thématiques longtemps restées taboues : le corps féminin, la sexualité (notamment le désir homosexuel). D'autre part, le collectif n'est jamais loin, et là aussi, il s'agit de thèmes brûlants car controversés : la littérature carcérale, qui s'attache à la mémoire des Années de plomb, les romans sur la migration clandestine ou plus généralement, les nombreux auteurs spécialistes de la satire sociale, s'attaquant par l'humour aux carences politico-sociales du Maroc actuel.

Bref, la littérature francophone marocaine d'aujourd'hui semble bien se caractériser par son orientation sur les « questions qui fâchent », selon la belle expression d'Asma Lamrabet (2017), qui a d'ailleurs donné son titre à une série

de la maison d'édition marocaine EN TOUTES LETTRES (voir plus loin). Ou pour le dire autrement, plutôt que « concertante » - tenant sagement sa voix dans le concert culturel national – c'est une littérature « déconcertante » : plutôt que de répondre aux attentes du lecteur moyen, elle déplace celles-ci en s'attachant à des thèmes sensibles et en travaillant à un renouveau de l'imaginaire et des formes littéraires. C'est cette voix propre des écrivains marocains d'expression française que ce dossier de *RELIEF* désire faire entendre.

Avant d'y venir, arrêtons-nous un instant sur la situation actuelle de cette littérature et sur ses mutations. Il serait impossible d'en faire ici un historique, inutile aussi car redondant (Mdarhri-Alaoui 2006, Ndiaye 2004), bien que ces travaux s'inscrivent souvent dans le cadre d'une histoire des littératures francophones du Maghreb. Tous s'accordent sur le cheminement du roman marocain, qui s'est « détaché graduellement de la tutelle française en développant son imaginaire propre et en instaurant des canons esthétiques qui correspondent à sa spécificité » (Ndiaye 2004, 231). Ajoutons que ce détachement a été plus rapide au Maroc qu'en Algérie, où le « face-à-face postcolonial » (Bonn 2002) a engendré une « littérature de combat » (selon l'expression bien connue de Frantz Fanon) qui semble pratiquement absente de la littérature francophone marocaine à ses débuts, et ce pour des raisons historiques évidentes. En effet, avec *Le Passé simple* (1954) de Driss Chraïbi, souvent considéré comme le roman fondateur de la littérature francophone marocaine, on saute à pieds joints par-dessus la critique du colonisateur pour passer immédiatement à celle de la société marocaine de l'époque, présentée comme profondément patriarcale et autoritaire. C'est cette veine de critique sociale qui demeure une constante, même à l'époque des expérimentations esthétiques les plus poussées, autour de la revue *Souffles* dans les années 1970 ou dans l'écriture de Tahar Ben Jelloun, qui dans ses célèbres romans des années 1980 (*L'Enfant de sable*, *La Nuit sacrée*), conjugue un certain postmodernisme avec la tradition orale du conte populaire pour poser la question de la condition féminine et du genre dans une société foncièrement patriarcale.

Quant aux thématiques, il n'y a donc pas de véritable solution de continuité entre ces œuvres et celles d'aujourd'hui. Cependant, comme le constate Valérie K. Orlando, l'un des rares chercheurs à avoir consacré un essai à la littérature et au cinéma francophone de l'extrême contemporain au Maroc², l'année 1999 constitue une véritable coupure, autant du point de vue culturel que politique. La mort de Hassan II, après trente ans de répression – les « Années de Plomb » –, fait que les premières années du XXI^e siècle sont vécues comme une libération ; elles suscitent de grands espoirs de démocratisation et d'ouverture culturelle. Le titre de l'essai d'Orlando, *Francophone Voices of the*

'New' Morocco in Film and Print.(Re)presenting a Society in Transition (2009), est très éloquent en ce sens. Cet essai a été préparé et écrit autour de 2006-2008, précisément à l'époque où pointait l'aube d'un « Nouveau Maroc », peu avant la suppression du magazine *Tel Quel*.³ Ce contexte est celui d'une littérature engagée, sinon militante. Elle s'attache à exprimer « le non-dit et l'historiquement inconcevable » (selon le sous-titre de son introduction), de la part d'écrivains qui ressentent fortement leur responsabilité sociale. En même temps, comme la revue *Europe*, l'auteure y discerne une tendance à l'individualisation qui est elle aussi le résultat d'un changement d'époque : dans une société plus ouverte, l'individu, quel que marginalisé qu'il ou elle soit, a acquis la liberté de s'exprimer. Voilà qui pourrait expliquer le foisonnement de thématiques et de tendances étudiées dans cet essai : écritures féminines, « roman homoérotique », « littérature carcérale », écritures humanistes qui, souvent par la satire, peignent la société marocaine actuelle et en dénoncent les maux...

Nous voilà donc en présence d'une littérature impliquée, qui se positionne de plain-pied dans la société marocaine d'aujourd'hui. Mais en même temps, l'auteur.e écrit, parle enfin pour soi-même, il ou elle peut aujourd'hui être un.e écrivain.e tout court, se consacrer à la création littéraire, sans souci de message ou de combat. S'il ou elle décide de le faire en français, cette langue est aujourd'hui une langue d'écriture choisie et non plus imposée par les circonstances. Elle est parfois pratiquée côte-à-côte avec l'arabe ou même le darija, dans le contexte plurilingue et multiculturel du Maroc. En outre, l'auteur.e se perçoit souvent dans une perspective plus large que le Maroc, et même que le Maghreb. Loin aujourd'hui du « face-à-face postcolonial » (Bonn 2002), il ou elle peut se percevoir dans le contexte méditerranéen (Lalagianni & Moura 2014), africain ou même mondial : grâce aux traductions, ses œuvres font désormais partie d'une littérature mondiale.

Ce numéro de *RELIEF* ne prétend proposer ni un panorama exhaustif de cette littérature ni une nouvelle vision à son égard. Pour des motifs d'homogénéité, son corpus se limite d'ailleurs à la fiction. Des écrivains contemporains comme Meryem Alaoui, Mokhtar Chaoui, Youssef Amine Elalamy, Fouad Laroui, Mohamed Nedali, Abdelhak Serhane et Abdellah Taïa sont à l'avant-scène de la littérature marocaine d'aujourd'hui, et leurs œuvres sont ici étudiées dans leur spécificité, avec pour fil conducteur les « questions qui fâchent ». En premier lieu, ce dossier donne la parole aux écrivains eux-mêmes : il fait place à la fiction en proposant trois textes inédits. « Souad de Bab Ghemat » de Mohamed Nedali est une nouvelle pour rire et pour pleurer, car avec sa verve et son humour habituel, l'auteur raconte l'histoire d'une jeune femme pauvre acculée

aux tentations de la prostitution. C'est aussi une histoire d'illusions perdues. Youssouf Amine Elalamy donne en avant-première un chapitre de son futur roman, *Big le Grand*. Ce texte dresse le portrait satirique d'un président dictatorial, dont les pouvoirs miraculeux sont légendaires. Portrait qui rappelle fortement celui du « Docteur » dans son dernier roman, *C'est beau, la guerre* (2019) : un tyran sanguinaire aux allures universelles, hélas. La série est complétée par un texte de Fouad Laroui qui fait partie d'un roman autobiographique en chantier, qui semble compléter *Une année chez les Français* (2010) car, avec le même humour et la même ironie décapante, ce chapitre raconte comment le petit garçon (appelé ici Ali) obtient son admission à une école primaire de la Mission – épisode qui précède le séjour de Mehdi au lycée Lyautey, raconté dans *Une année*.

Nedali, Elalamy, Laroui : autant d'écrivains qui publient leurs livres à la fois au Maroc et en France. S'ils ont su s'acquérir un public international, ils souhaitent tout autant atteindre le public marocain. Or cette conquête du lectorat local, seuls les éditeurs marocains peuvent en être les médiateurs. Seul un livre publié au Maroc peut être proposé au public à un prix accessible. Voilà qui nous mène au cœur de la situation de l'édition au Maroc, et plus généralement du « champ littéraire », au sens bourdieusien du terme, dans lequel se meuvent les écrivains marocains, qu'ils soient francophones ou arabophones. Dans quelle mesure y a-t-il une infrastructure favorable au livre ? Quels sont les rôles respectifs de l'éducation et des institutions pouvant garantir une diffusion du livre à l'échelle nationale ? L'essai de Kenza Sefrioui, directeur des éditions EN TOUTES LETTRES, basées à Casablanca, répond à ces questions. Dans ce texte, elle raconte d'abord la passionnante histoire de cette maison d'édition créée pour pallier le recul de la liberté de presse et d'expression qui a eu lieu depuis 2010.⁴ Elle complète ce récit par une analyse approfondie des défis actuels de l'édition dans un pays où le taux d'analphabétisme reste considérable et où manque une politique du livre.

Cet essai de sociologie littéraire est suivi par une série d'études critiques. Nous retrouvons ici quelques-uns des thèmes-clefs esquissés plus haut. Si, comme nous l'avons constaté, la littérature marocaine de l'extrême contemporain ne se positionne plus dans une perspective postcoloniale, de nombreux écrivains semblent aussi chercher un autre rapport, plus fécond et plus autonome, à la littérature française. Ainsi, dans le sillage de Khatibi et de sa notion de « bi-langue », Joanne Brueton s'interroge sur les « affinités électives » d'Abdellah Taïa avec certains auteurs canoniques de la littérature française, notamment Jean Genet. Elle montre comment, dans *Le Rouge de la tabouche* (2004), Taïa va au-delà de l'image romantisée de Genet, vers un « Genet à la

marocaine » qu'il réécrit jusqu'à lui conférer un nom arabe. Ainsi, les textes de Genet fonctionnent comme un « palimpseste » de certains de ses romans.

Avec l'œuvre de Taïa, nous sommes immergés dans la thématique des marginalités sexuelles, question « chaude » du Maroc en transition, et ce depuis les années 1990. L'article de Hanane Raoui s'attache à un roman tout récent de Mokhtar Chaoui, *L'Amour est paradis* (2019). Récit bien choisi pour mettre en lumière les multiples aspects des identités *queer*, depuis l'homosexualité masculine et féminine jusqu'aux sexualités en transition. La lecture rapprochée se conjugue ici au contexte socio-historique du Printemps arabe, qui a fait souffler un vent de libération des minorités et a mis en question l'image traditionnelle du masculin. Si Chaoui raconte l'histoire du point de vue d'un narrateur qui est un témoin extérieur, sans lien direct avec les sexualités marginales, il en est autrement dans les deux romans étudiés par Edwige Crucifix : *Un Pays pour mourir* (2015) d'Abdellah Taïa et *La Vérité sort de la bouche du cheval* (2018) de Meryem Alaoui. Ces romans centrés sur la prostitution ont tous deux une narratrice exerçant le plus vieux métier du monde, mais dans un contexte postcolonial qui fait de ces femmes des victimes de violences et de multiples formes d'oppression allant jusqu'au commerce des femmes. L'étude comparée de Crucifix montre comment la prostitution dessine une « géographie post-coloniale alternative » mais analyse aussi, surtout dans le cas d'Alaoui, le caractère plurilingue et oral de sa langue d'écriture, véritable traduction du *darija* en français.

Ce plurilinguisme et cette incursion du *darija* mènent à la question, toujours d'actualité, du métissage linguistique dont témoignent de nombreux romans marocains d'expression française. Le roman *Les Temps noirs* (2002) d'Abdelhak Serhane, où le français se mêle au *darija* et au berbère, en constitue un bel exemple, comme le montre Imane-Sara Zouini. Ce métissage linguistique est bien sûr également culturel. Zouini en étudie deux aspects fondamentaux. Tout d'abord l'oralité, qui se traduit par la fréquence des contes populaires et des proverbes dans le roman. Ceux-ci resteraient incompréhensibles pour le lecteur non-marocain sans la contextualisation offerte par cet article. Ensuite l'onomastique des personnages, qui révèle un contexte culturel à la fois arabe et berbère, où les noms propres sont souvent surdéterminés du point de vue religieux, politique et historique. Le plurilinguisme est également un élément important dans un domaine moins connu de la littérature francophone du Maroc : les romans contemporains provenant d'auteurs issus de la diaspora judéo-marocaine. En effet, dans certains de ces textes, surgit le *haketia* ou Ladino occidental, langue en voie d'extinction parlée autrefois par les Juifs sépharades d'Afrique du Nord. Dans son article, Ieme van der Poel fait le point sur cette

littérature d'exil, étudiant les textes de trois auteur.e.s contemporain.e.s en quête de « racines aériennes », pour reprendre la belle expression de l'une d'entre eux, Allegría Bendelac. Dans les trois récits, il est question de la transmission générationnelle de la mémoire et de la quête d'une identité à cheval entre « marocanité », judéité et identité nouvellement acquise par l'immigration.

Alors que ces auteurs d'origine juive-marocaine interrogent l'exil de leurs parents et les modalités d'un retour aux racines, les départs n'ont pas cessé, au moins depuis les années 2000, à affecter le Maroc. Il s'agit surtout des jeunes générations, prises entre la stagnation économique et le manque de libertés et de chances. Or l'immigration clandestine a donné lieu à un véritable genre littéraire, la « littérature des *harragas* ». C'est à ce genre qu'appartient *Les clandestins*, le roman de Youssouf Amine Elalamy publié en 2000. En comparant ce récit à celui qui vient de paraître, *C'est beau, la guerre* (2019), sur le destin des réfugiés de guerre, Annelies Schulte Nordholt étudie leur thématique mais aussi leur forme commune : celle d'une écriture polyphonique très proche de la poésie, par son usage du calligramme et des figures rhétoriques. Elle montre que l'écriture d'Elalamy est à la fois éminemment littéraire et profondément impliquée politiquement, visant à briser le tabou de l'émigration clandestine au Maroc.

Si l'on considère les écrivains qui font acte de présence dans ce numéro - Alaoui, Chaoui, Elalamy, Laroui, Nedali, Serhane et Taïa - on peut parler à juste titre d'une littérature « déconcertante », car nombreux sont les romans et récits qui mettent impitoyablement à nu les carences du système politique et social, au Maroc ou ailleurs. Florentin Chif-Moncousin renforce encore cette idée, dans le cas de Taïa, en montrant que son œuvre est beaucoup plus que l'autobiographie pure et simple pour laquelle elle est souvent tenue. Au-delà de l'écriture de soi, ses romans, notamment le dernier en date, *La Vie lente* (2019), va vers une vaste réflexion sociale dont l'enjeu est une réconciliation avec les « exclus de la République ».

Dans le roman marocain d'aujourd'hui, le questionnement et la critique ne sont donc jamais loin. Or qui dit critique dit aussi espoir d'une société différente sinon d'un avenir meilleur. C'est cette visée utopique qui est au cœur du dernier article de cette livraison, celui de Vezzaro sur Fouad Laroui. Par une analyse de deux de ses romans - *La vieille dame du riad* (2011) et *Les tribulations du dernier Sijilmassi* (2014) - l'auteure montre que l'ironie décapante propre à tant de romans de Laroui n'a pas seulement une fonction critique, mais qu'elle esquisse également les contours d'une vision alternative - dimension d'espoir

têtu qui est au cœur de son imaginaire et qu'il partage avec tant d'autres écrivains marocains.

S'ajoutent au dossier thématique les comptes rendus de deux ouvrages collectifs principalement consacrés, eux aussi, à cette nouvelle littérature d'expression française du Maroc et celui d'une monographie de Jean-Pierre Boulé sur un des auteurs phares du Maroc contemporain, Abdellah Taïa. Le recueil *Frontières. Littératures francophones postcoloniales du XXI^e siècle* (2018), dirigé par Bernadette Rey Mimoso-Ruiz, est la publication des actes d'un colloque tenu en 2017 à l'Institut catholique de Toulouse. Cet ouvrage a pour ambition de réfléchir à la frontière dans l'univers francophone et accorde une place de prédilection au Maroc. S'il s'intéresse aux productions hors frontières de l'hexagone et traite, comme le titre l'indique, des « littératures » contemporaines, il ne se limite pas à la littérature à proprement parler, mais réunit textes et approches littéraires, géographiques et juridiques. *Autres plumes littéraires d'expression française au Maroc* (2019), recueil publié sous la direction de Rabia Redouane, met à l'honneur la production considérable du Maroc contemporain (dont certains textes sont publiés uniquement au Maroc) et identifie cette nouvelle génération d'écrivains dont les préoccupations et les choix esthétiques diffèrent de celles de leurs aînés. Le volume se propose de les faire connaître et les diverses contributions sont autant d'introductions à l'œuvre des auteurs analysés ainsi qu'un témoignage de la richesse des « plumes littéraires d'expression française au Maroc ».

Notes

1. « As North African literature moves on from the anticolonial moment [...] » (2016, 90).
2. Voir aussi Zekri 2006.
3. *Tel Quel*, en toutes lettres, *Le Maroc tel quel*, est un hebdomadaire culturel de gauche créé en 2001. Il joue un rôle prépondérant dans l'effervescence culturelle des débuts du XXI^e siècle. Il est anti-islamiste et dénonce systématiquement les carences du système politique marocain. En 2010, après la publication d'un sondage sur la première décennie du règne de Mohammed VI (sondage d'ailleurs de tendance positive), il perd ses recettes publicitaires (les entreprises ayant été mises sous pression par l'Etat) et est mis au pilon. Voir Beaugé 2009.
4. Avant d'être éditrice, Sefrioui était journaliste auprès du *Journal hebdomadaire*, un média qui a été suspendu en 2010, à cause de ses publications sur des sujets tabous comme les droits de l'homme, les Années de plomb, l'islamisme et l'armée.

Ouvrages cités

- Florence Beaugé, « Maroc : le sondage interdit », *Le Monde*, 3 août 2009.
- Charles Bonn, « La littérature francophone serait-elle sortie du face-à-face postcolonial ? », *Modern and Contemporary France*, 10.4, 2002, 483-493.
- Jane Hiddleston, « Etat présent. Francophone North African Literature », *French Studies*, 70.1, 2016, 82-92.
- Vassiliki Lalagianni & Jean-Marc Moura (dir.), *Espace méditerranéen. Ecritures de l'exil, migrations et discours postcolonial*, Leyde, Brill, 2014.
- Asma Lamrabet, *Islam et les femmes. Les questions qui fâchent*, Casablanca, En toutes lettres, 2017.
- Littérature du Maroc*, numéro spécial de *Europe. Revue littéraire mensuelle*, 1015-1016, novembre-décembre 2013.
- Abdallah Mdarhri-Alaoui, *Aspects du roman marocain (1950-2003)*, Rabat, Editions Zaouia, 2006.
- Christiane Ndiaye (dir.), *Introduction aux littératures francophones*, Montréal, Presses universitaires de Montréal, 2004.
- Valérie K. Orlando, *Francophone Voices of the 'New' Morocco in Film and Print. (Re)presenting a Society in Transition*, New York, Palgrave Macmillan, 2009.
- Rabia Redouane (dir.), *Autres plumes littéraires d'expression française au Maroc*, Paris, L'Harmattan, 2018.
- Bernadette Rey Mimoso-Ruiz (dir.), *Frontières. Littératures francophones postcoloniales du XXI^e siècle*, Toulouse, Presses Universitaires de l'Institut catholique de Toulouse, 2018.
- Khalid Zekri, *Fictions du réel. Modernité romanesque et écriture du réel au Maroc, 1990-2006*, Paris, L'Harmattan, 2006.